

# AMIS SAISON

## DOSSIER PEDAGOGIQUE

A L'EST DU NOUVEAU

### LA MERE

De Oh T'ae-sôk / par la Compagnie Seize rêves

textes traduits du coréen par Han Yumi et Hervé Péjaudier

2012 2013

# TRE

LE THEATRE  
scène conventionnée d'Auxerre

# SOMMAIRE

**Quel spectacle pour quel public?**

**Entrer dans la pièce par l'observation du décor**

**Entrer dans la pièce par l'imagination**

**Entrer dans la pièce par le jeu**

**Après le spectacle**

Décrire

Proposer

**Lectures croisées**

Steinbeck *La Perle*

Anouilh *Antigone*

**Pour conclure**

**Annexes**

Présentation du spectacle par la compagnie Seize rêves

Note d'intention

Dans la presse

A l'Est du nouveau

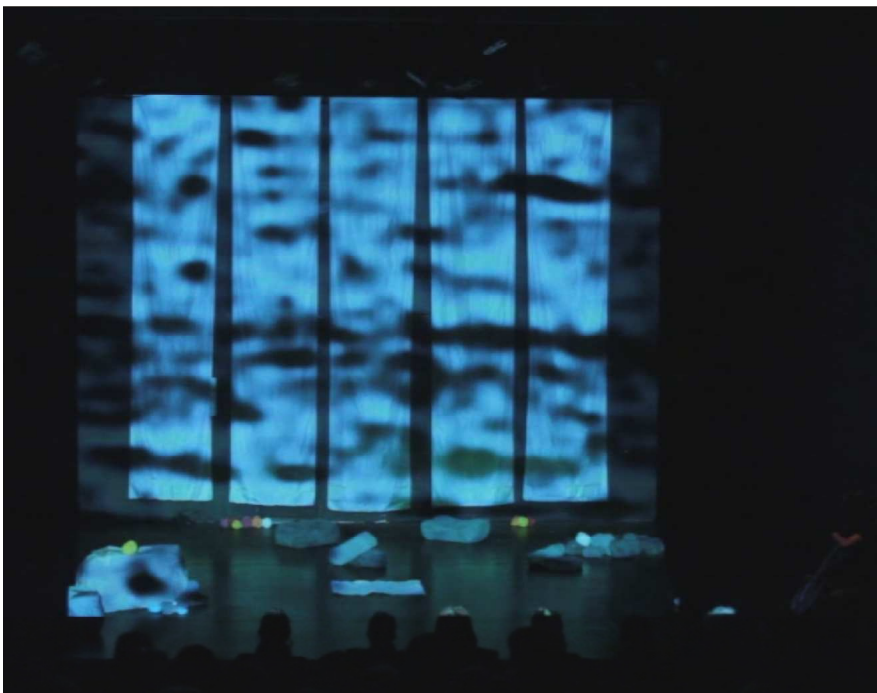
## QUEL SPECTACLE POUR QUEL PUBLIC?

Le spectacle proposé par la compagnie Seize rêves est pour le moins déroutant. Il n'appartient pas à notre patrimoine, ne rentre dans aucun programme, se présente comme un objet mixte, à la croisée de plusieurs domaines artistiques (monologue, musique exécutée en direct, vidéo, danse) et son éloignement - géographique, linguistique, culturel - peut faire peur. Pourtant, le propos rencontre facilement un écho parmi les grandes œuvres que nous fréquentons habituellement avec les élèves, et le discours d'une mère déchirée par la perte de son enfant est évidemment d'une portée universelle. L'émotion générée par l'association entre plusieurs arts et par le lyrisme du texte permet à chacun de se sentir proche de ce qui se passe sur scène, sans qu'il soit besoin d'être un spécialiste du chamanisme ou du théâtre traditionnel coréen. Le spectacle est proposé par la compagnie à des adolescents à partir de douze ans. Selon la visée du travail entrepris en classe et le niveau d'approfondissement recherché, on peut en effet y amener des collégiens (à partir de la cinquième) et travailler sur le texte et sa représentation avec des lycéens.

## ENTRER DANS LA PIECE PAR L'OBSERVATION DU DECOR

La mise en scène de Shin Meran soumet au spectateur un long prologue accompagné d'un fond sonore évocateur, pendant lequel est possible une observation fine du décor, permettant une entrée progressive dans l'atmosphère du spectacle.

Montrer aux élèves la photo du plateau vide, et leur faire lister tous les éléments composant le décor, avec une attention toute particulière à la lumière et aux couleurs, puis dans un deuxième temps, leur demander d'interpréter ces choix. Une formule toute simple, du type « on dirait que » ou « j'ai l'impression que » permet de libérer la parole, guidée par l'émotion et non par le raisonnement. Le rôle du professeur sera de laisser venir toutes les hypothèses sans trancher, afin que l'élève spectateur puisse, lors de la représentation, vérifier lesquelles étaient les bonnes.



L'univers qui se dessine ainsi est sombre, un peu oppressant, évoquant des profondeurs sous-marines, ou un ciel d'orage. Les pierres dispersées sur le sol montrent un certain dénuement ; ce décor minéral, désertique, dessine un espace ouvert, protéiforme, dans lequel peuvent circuler les corps. Ce paysage neutre, qu'on pourrait trouver partout, ne s'inscrit pas non plus dans une temporalité précise : le spectacle est universel et renvoie ainsi aux codes de la tragédie.

## ENTRER DANS LA PIÈCE PAR L'IMAGINATION

### SUR LE THEME DE LA PRESENCE/ABSENCE :

Demander aux élèves de faire des propositions de mise en scène pour représenter un fantôme. Comment générer la présence d'un être disparu, mais présent dans le souvenir du récitant, et convoqué dans le récit que celui-ci fait de sa vie et de sa disparition?

Les propositions peuvent toucher au décor, à la lumière, au son, à la vidéo, au jeu de l'acteur, à la combinaison de plusieurs de ces éléments.

## ENTRER DANS LA PIÈCE PAR LE JEU

Proposer des extraits du texte à des binômes : un « lecteur » et un « danseur ». Il s'agit de faire sentir aux élèves que le sens de ce qui est dit sur scène peut générer des images corporelles, des attitudes, des gestes, des déplacements. La gestuelle peut être simplement illustrative : c'est ce vers quoi les élèves iront spontanément (un coup raconté est donné, un geste décrit est fait). On peut les amener à se détacher de ces automatismes en leur proposant une grammaire de gestes : plat/ sinueux/ suspendu en l'air/ plongeant vers le bas. Le mouvement peut être un déplacement du corps tout entier, comme un geste limité à une partie du corps. L'enchaînement doit s'efforcer de représenter les quatre intentions, dans l'ordre voulu et à l'envi. L'intensité, l'énergie, la vitesse aussi peuvent fournir des variantes. On s'approche ainsi de l'esthétique de la danse contemporaine qui est la caractéristique de ce spectacle, le fils dansant sur les paroles de la mère, sans chercher à les illustrer, mais plutôt en recherchant la résonance avec ce qu'elle dit.

### EXTRAITS A DIRE ET A DANSER :

*Moi, quand j'étais jeune, je plongeais à plus de vingt brasses, jusqu'au fond de la mer. Pouvait y avoir des vagues hautes comme des montagnes, ça m'empêchait pas d'aller les pêcher, les ormeaux.*

*Le problème, c'est que les gens du village, ce qui s'était passé, ils l'ont su tout de suite. Du coup la punition on me l'a flanquée le soir même.*

*De la soie, vous vous rendez compte ? Il avait peur que sa mère se fasse du souci pour lui, alors il lui envoie de la soie ! Regarde-moi ça un peu, ce plaisir !*

Fils indigne, à quoi bon m'être donné tant de peine pour ton éducation, toi qui n'avais pas de père, moi qui avais si peur que les gens se moquent de toi.

*Mon bébé, ne crois pas que ta maman ait le moindre reproche à faire à qui que ce soit. C'est juste parce que je n'en peux plus. Plus rien ne va comme avant. Moi-même je ne suis plus celle que j'étais quand tu vivais encore.*

Le travail sur ces bribes donne déjà un aperçu du contenu de la pièce, et l'expérimentation du geste joint à la parole, de son esthétique.

## APRES LE SPECTACLE

### DECRIRE

Faire décrire aux élèves le décor, associé cette fois aux sons et aux variations de la lumière dans les premières minutes du spectacle. La puissance évocatrice du souffle amplifié, associé aux reflets de l'eau, baignent le spectateur dans un univers oppressant, créent une sensation d'étouffement, un sentiment d'urgence, proches des cauchemars. En même temps, les images d'un corps morcelé, renversé et flottant peuvent faire imaginer la noyade comme la légèreté du corps qui se meut dans l'eau, et les sensations agréables que cela génère.



Décrire le personnage de la mère : quels sont les éléments significatifs de son personnage ? vêtement, coiffure, mais aussi corpulence, physionomie, âge. L'actrice est française : ce parti pris est à souligner aussi, car il renforce la portée universelle du spectacle, comme le choix du violoncelle, instrument occidental qui accompagne le jeu des acteurs.



Décrire le personnage du fils : danseur de type asiatique, ce qui permet un ancrage dans la culture coréenne ; il profère des paroles incompréhensibles pour nous (dans la langue de l'auteur). Il est à la fois présent et absent : par la voix, par le corps, par la danse, mais il n'entre jamais en interaction avec le personnage de la mère, et le principe du monologue est respecté jusqu'au bout.



Décrire les sons fabriqués par le violoncelle et leur trouver une interprétation : ce n'est pas vraiment une mélodie, cela ressemble à de l'improvisation. Les sons graves et longs prédominent, alternent avec des sonorités grinçantes, voire discordantes. L'atmosphère tendue, angoissante s'en trouve renforcée, et accompagnent le lyrisme de la plainte de la mère tout en servant de base aux mouvements du danseur. Tout concourt à donner une force tragique à l'histoire de cette mère.

## **PROPOSER**

Demander à chaque élève un mot qu'il associe au spectacle vu (nom, adjectif ou verbe). Réaliser au tableau un nuage de mots (en évitant les redites) qui donnera un instantané assez complet de ce qu'est le spectacle et de sa réception par la classe. Demander aux élèves ensuite de choisir le mot qui leur semble le plus représentatif, et d'éliminer celui qui leur semble le plus lointain, en le justifiant.

On peut également faire rédiger un texte à partir des mots qui ont émergé, sous la forme d'un compte-rendu, d'une critique littéraire (entraînant à l'écriture d'invention pour le lycée).



## LECTURES CROISEES

### STEINBECK, *LA PERLE*

Dans la nouvelle de Steinbeck, la famille de Kino vit pauvrement de la pêche à la perle ; elle est comparable en cela à la Mère qui vit grâce à la récolte des ormeaux. La difficulté de cette pêche sans équipement, et la maigreur du profit que les personnages en tirent, invitent à une lecture croisée. Dans les deux œuvres, un accident survient, qui bouleverse le fragile équilibre de leur déjà misérable vie : le fils se donne la mort parce qu'il a eu l'audace de se venger de ses supérieurs, et le bébé est piqué par un scorpion. La disparition prématurée de l'enfant chéri rend inconsolables les parents.

L'impression commune qui se dégage de la lecture de ces deux œuvres est celle d'un immense gâchis : il ne manque pas grand-chose pour que le bonheur soit accessible, pour que le scorpion ne morde pas, pour que le fils termine tranquillement les derniers jours de son service militaire. Ces mères ne sont heureuses que grâce à la présence de leur enfant, et de leur époux dans *La Perle* (la Mère est veuve depuis longtemps). Mais c'est comme si le sort, une malédiction, s'acharnaient sur elles et détruisaient leurs maigres satisfactions.

Un autre rapprochement possible se trouve dans l'atmosphère surnaturelle de ces deux œuvres. Steinbeck reprend un conte mexicain traditionnel et en conserve les croyances, la pensée magique qui préside aux contes. Ceci est à rapprocher du chamanisme qui baigne tout le spectacle de *La Mère* : chants incantatoires, injonctions aux dieux, croyance à la vie éternelle et à la nécessité d'un mariage après la mort pour éviter l'errance de l'âme. Et dans le jeu, la lenteur des enchaînements, les positions hiératiques, la stylisation des gestes, la tonalité implorante de la voix font ressembler ce spectacle à un rituel chamanique, à une cérémonie baignée de spiritualité.

Un extrait de la nouvelle :

La respiration de Kino devint oppressée et il ouvrit la bouche pour couper le léger sifflement que son souffle faisait dans ses narines. Et soudain l'alerte quitta ses yeux, son corps se détendit: un nouveau chant avait pris possession de sa tête, le Chant du Mal, la musique de l'ennemi, de tout adversaire de la famille; c'était une mélodie sauvage, secrète et dangereuse, et, l'accompagnant en sourdine, la Chanson de la Famille pleurait plaintivement.

Le long de la corde, le scorpion glissait délicatement vers le lit. Juana répétait dans un souffle une vieille formule magique destinée à conjurer ce danger et par là-dessus elle marmottait l'Ave Maria entre ses dents serrées. Mais Kino s'était mis en mouvement. Sans bruit, sans secousses, son corps glissa doucement à travers la pièce, les mains tendues devant lui, les yeux fixés sur le scorpion. Dans sa caisse, Coyotito riait et tendait les mains vers l'animal. Celui-ci flaira le danger au moment où Kino arrivait presque à sa portée. Il s'immobilisa, sa queue se souleva au-dessus de son dos par petites secousses et, à son extrémité, le dard recourbé scintilla.

Kino se tint parfaitement immobile. Il entendait Juana chuchoter une fois de plus la vieille incantation et en même temps il entendait la maudite chanson de l'ennemi. Tant que le scorpion ne bougerait pas, il ne pouvait pas bouger non plus, et l'animal figé cherchait à deviner d'où viendrait le coup. La main de Kino avança très lentement, presque imperceptiblement. La queue armée se dressa d'une secousse. Et juste à cet instant, Coyotito secoué par le rire agita la corde et le scorpion tomba.

La main de Kino bondit pour le saisir mais, échappant à ses doigts, il vint atterrir sur l'épaule du bébé et frappa. Alors, avec un cri de colère, Kino s'en saisit, l'empoigna et l'écrabouilla dans ses mains. Il le lança à terre et, de ses poings, l'aplatit sur le sol, tandis que Coyotito hurlait de douleur dans sa caisse. Et Kino continua de marteler et d'écraser l'animal jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une petite tache humide sur la terre battue. Ses lèvres se retroussaient sur ses dents, la colère fulgurait dans ses yeux et le Chant de l'Ennemi clamait à ses oreilles.

Mais Juana avait saisi le bébé dans ses bras. Elle découvrit la piqûre qui déjà s'enflammait. Elle posa les lèvres sur la blessure et suçait fort, cracha puis suçait encore pendant que l'enfant criait.

Kino resta là, les bras ballants: il était impuissant, inutile, encombrant.

Steinbeck, *La Perle*, édition Folio p. 15

traduction R. Vavasseur et M. Duhamel

Dans le spectacle *La Mère*, de nombreuses scènes sont envahies par le chant et la supplication. Les croyances sont à l'origine de la quête de la mère : elle doit, pour sauver l'âme de son fils qui est mort de manière infâme, trouver une jeune fille morte et la lui faire épouser. Elle consulte une vieille chamane aveugle, qui lui donne sa propre fille, morte un mois plus tôt.



Ainsi, des incantations ponctuent le récit de cette quête :

Ma pauvre mère m'a mise au monde  
Ni le soleil non plus la lune n'étaient présents  
Quel est ce monde où elle m'a mise ?  
Ne dites pas mon nom  
A quoi bon dire mon nom  
Sanglots, sanglots, mon nom de larmes

Et plus loin, s'adressant à son époux :

Aïe ! Aïe ! Aïgo ! où êtes-vous mon cher époux ?  
Vous me manquez, vous me manquez  
Ecoutez-moi : voilà deux fois dix ans  
Que vous m'avez quittée  
Et même je veux bien  
Ne fût-ce que le temps  
D'une averse de mai ou de juin  
Je vous en prie venez me voir  
Ne fût-ce qu'une seule fois  
Je me meurs d'être seule  
Que vous êtes sans cœur !  
Ecoutez-moi : à ce qu'on dit  
Le monde d'ici-bas et le monde d'en haut  
Ce ne sont pas les mêmes  
Moi cet enfant vous le savez c'est toute seule  
Que je l'ai élevé quand il était vivant  
Et maintenant voilà que c'est un enfant mort  
J'ai tant souffert qu'on ait pas eu de noces  
Je divague aujourd'hui pour que mon fils en ait  
Vous pourriez tout de même pointer le bout  
Ne fût-ce que de votre nez  
Comment voulez-vous que je m'occupe toute seule de tout  
Et des affaires de l'au-delà par-dessus le marché  
Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ?

## **ANOUILH, *ANTIGONE***

La lecture de cette prière, tout comme le thème de la pièce dans son ensemble, nous invitent à confronter notre tradition théâtrale à celle du théâtre coréen. En effet, le thème de la malédiction qui s'abat sur une famille, de l'injustice du sort contre lequel se révolte le héros impuissant, les échanges entre le monde terrestre et les dieux renvoient à la tragédie grecque, et à ses prolongements dans la littérature classique et moderne. Ainsi, l'étude de l'*Antigone* d'Anouilh, qui se pratique volontiers au collège et au lycée, peut trouver des résonances avec ce spectacle.

On peut faire chercher en classe les thèmes communs :

### **La mort injuste du héros**

Le Fils avait presque terminé son service militaire, et s'était trouvé une fiancée. C'est pour défendre l'honneur de la jeune fille, et son propre honneur, bafoué par le rire des officiers, qu'il s'est battu. Étéocle et Polynice devaient régner tour à tour, mais Polynice s'est révolté contre son aîné qui ne voulait pas céder sa place au bout d'un an. Dans les deux histoires, la révolte est juste : il est question d'honneur, de droit, de justice et de dignité. Ces valeurs sont bafouées : le héros se révolte légitimement, mais il est puni de mort. En effet, il se heurte à d'autres règles : la loi de Créon, inique mais incontestable en ces temps troublés. La loi de la hiérarchie : un soldat ne peut pas se battre avec un officier, même s'il a été humilié. Dans les deux pièces, le héros tragique est déchiré entre des forces antagonistes qui le dépassent.

### **La malédiction de l'âme**

Dans les deux pièces, l'âme du mort est vouée au malheur, si les vivants n'accomplissent pas les gestes rituels.

**Antigone**, doucement.

*Je le devais tout de même. Ceux qu'on n'enterre pas errent éternellement sans jamais trouver de repos. Si mon frère vivant était rentré harassé d'une longue chasse, je lui aurais enlevé ses chaussures, je lui aurais fait à manger, je lui aurais préparé son lit... Polynice aujourd'hui a achevé sa chasse. Il rentre à la maison où mon père et ma mère et Étéocle aussi, l'attendent. Il a droit au repos.*

Anouilh, *Antigone*, ed. La Table ronde p.65

Et dans le texte de Oh T'ae-sôk :

Moi la mère, qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur raconter, quand je vais me retrouver en face d'eux, là-haut, le père et le fils ? Son père, je l'entends d'ici, en train de lui dire : « Et alors ta mère, pourquoi elle t'a laissé partir dans l'au-delà alors que t'es même pas encore marié ? » Non, impossible, je peux pas le laisser y aller comme ça, j'en crèverais de rage ! Et puis quoi, mon fils, c'est bien à cause d'une histoire d'amour qu'il est mort, non ? ça me paraît vraiment la moindre des choses que de lui célébrer ses noces. C'est pour ça que j'ai repoussé ses funérailles, le temps de lui dégouter comme compagne une petite vierge morte.

## L'obstination de l'héroïne :

Antigone s'est donné pour but d'enterrer Polynice afin de permettre à l'âme de son frère de trouver le repos. Elle se sent dépositaire de cette noble mission, et elle le fait malgré le danger réel. La Mère est à bout de force, seule et désespérée, elle va errer dans les villages jusqu'à trouver la fiancée adéquate, au risque d'être battue et rejetée :

La Mère :

*J'ai cherché, comme ça, maison par maison, j'ai frappé à toutes les portes. On m'a flanqué des coups de bâton pour m'apprendre à raconter des horreurs, on a même lâché les chiens sur moi.*

La jeune fille manifeste la même détermination devant Créon :

Antigone : *Vous pouvez seulement me faire mourir.*

Créon : *Et si je te fais torturer ?*

Antigone : *Pourquoi ? Pour que je pleure, que je demande grâce, pour que je jure tout ce qu'on voudra, et que je recommence après, quand je n'aurai plus mal ?*

Anouilh, Antigone, éd. La Table ronde p.74

Enfin, le thème le plus poignant sans doute, est celui des noces rendues impossibles par **la mort prématurée des amants.**

Le dénouement d'Antigone est poignant :

### Le messager :

Une terrible nouvelle. On venait de jeter Antigone dans son trou. On n'avait pas encore fini de rouler les derniers blocs de pierre lorsque Créon et tous ceux qui l'entourent entendent des plaintes qui sortent soudain du tombeau. Chacun se tait et écoute, car ce n'est pas la voix d'Antigone. C'est une plainte nouvelle qui sort des profondeurs du trou... Tous regardent Créon, et lui, qui a deviné le premier, lui qui sait déjà avant tous les autres, hurle soudain comme un fou: «Enlevez les pierres! Enlevez les pierres!» Les esclaves se jettent sur les blocs entassés et, parmi eux, le roi suant, dont les mains saignent. Les pierres bougent enfin et le plus mince se glisse dans l'ouverture. Antigone est au fond de la tombe pendue aux fils de sa ceinture, des fils bleus, des fils verts, des fils rouges qui lui font comme un collier d'enfant, et Hémon à genoux qui la tient dans ses bras et gémit, le visage enfoui dans sa robe. On bouge un bloc encore et Créon peut enfin descendre. On voit ses cheveux blancs dans l'ombre, au fond du trou. Il essaie de relever Hémon, il le supplie. Hémon ne l'entend pas. Puis soudain il se dresse, les yeux noirs, et il n'a jamais tant ressemblé au petit garçon d'autrefois, il regarde son père sans rien dire, une minute, et, tout à coup, il lui crache au visage, et tire son épée. Créon a bondi hors de portée. Alors Hémon le regarde avec ses yeux d'enfant, lourds de mépris, et Créon ne peut pas éviter ce regard comme la lame. Hémon regarde ce vieil homme tremblant à l'autre bout de la caverne, et, sans rien dire, il se plonge l'épée dans le ventre et il s'étend contre Antigone, l'embrassant dans une immense flaque rouge.

On peut le comparer avec ce passage de La Mère :

*Qu'il me fait peur, mon enfant qui connaît une fille  
Bien sûr que oui, qu'elle est jolie, ô comme elle est jolie  
Jolie comme tu es, comme elle doit l'être aussi, la mère qui  
t'a donné le jour  
Cheveux noirs, les yeux clairs, de longs cils  
Lèvres rouges, le front haut, le teint frais  
Les lobes bien charnus : c'est sûr qu'elle est vertueuse !*

[...]

*Au lever du soleil, j'ai reçu d'autres nouvelles. Voilà ce qu'on m'annonçait, la jeune fille lui avait envoyé une lettre d'amour. Deux gradés lui avaient arraché la lettre pour la lire et s'étaient moqué de lui. Mon fils s'était mis à tirer dans le tas. Il y avait trois gradés d'esquintés, voilà ce qu'on m'annonçait.*

*Mon fils s'est fourré dans la bouche le canon de son fusil, et c'est comme ça qu'il était mort, voilà ce qu'on m'annonçait.*

Cette mère malchanceuse a d'ailleurs elle aussi été privée du bonheur conjugal :

*A dix-sept ans, même pas de noces, on me flanque un mari, quatre jours après il part en mer sur un bateau, et il se noie.  
A dix-huit ans j'avais ce gosse.*

## POUR CONCLURE

Les points de rapprochements sont donc nombreux avec la littérature occidentale, et peuvent aider les élèves à mieux apprécier ce spectacle qui ne manquera pas de les dérouter, même s'il les séduit.

## ANNEXES

### PRESENTATION DU SPECTACLE PAR LA COMPAGNIE SEIZE REVES

La compagnie des *Seize rêves* présente ainsi le spectacle :

**La Mère** (Omi) est l'une des plus célèbres pièces d'Oh T'ae-sôk, dramaturge - metteur en scène né en 1940 et considéré comme le père du théâtre contemporain coréen. Depuis la création de cette pièce en 1982, ce monologue d'une mère accablée par la mort de son fils a été régulièrement joué par les plus grandes comédiennes coréennes. C'est, à l'occasion de ce projet, la première fois qu'il sera interprété en français.



Le texte nous conte le destin d'une mère qu'un travail misérable et accablant (pêcheuse d'ormeaux en apnée) a empêché de s'occuper de son fils, parti au service militaire et qui vient d'être abattu après une agression contre ses supérieurs. Comme il est « mal mort », son âme va revenir hanter les vivants si sa mère ne trouve pas une âme de vierge récemment défunte pour organiser des noces posthumes chamaniques nécessaires au rétablissement du bon ordre des choses.

Portée par le style rude et souvent drôle d'Oh T'ae-sôk, la révolte de cette Mère Courage atteint des dimensions mythiques qui témoignent de la volonté de cette génération des années 70 de réinventer un art scénique enraciné dans la culture traditionnelle coréenne, pétrie de chamanisme et de chant épique, pour dire les tourments d'une identité coréenne en crise après la guerre civile et la séparation du pays.

### NOTE D'INTENTION

#### Shin Meran

La mer est ici l'espace symbolique dévolu à la Mère, celle-ci s'incarnant dans une parole, dans un chant et une danse que nous avons voulu incandescente, à la fois cri de révolte d'un être atteint au plus profond de lui-même, et soumission à un ordre des choses établi. Le son qui hante la scène, c'est le souffle de la Mère lorsqu'elle remonte à fleur d'eau, la respiration de cette femme qui pêche en apnée, qui inspire, expire. Le commencement et la fin de la mer, inaccessibles, incontrôlables, me paraissent semblables à la vie que porte sur son dos cette Mère plongeuse. La vie quotidienne de cette mère évoque en outre pour moi la gestuelle de la danse coréenne. Nous avons ainsi pris comme point de départ de l'occupation de l'espace des gestes basiques de cette danse. Du talon à la pointe des pieds, en glissant sur le sol ... jabak jabak ... mouvements des pieds et souffle nécessaire pour parcourir un cercle. Sans rupture et tout en retenue, à l'image des pas et de la respiration de la danse coréenne, j'ai ainsi voulu cheminer avec cette Mère qui va chercher jusqu'au fond de son cœur, le fardeau de sa vie.

## DANS LA PRESSE

Article de L'Union L'Ardennais 10 avril 2012

**Le 16 mars dernier, le théâtre Louis-Jouvet s'ouvrait à la culture asiatique par le biais d'un partenariat avec plusieurs homologues champardennais. Mercredi, « La mère », une pièce d'un des plus grands dramaturges coréens, clôturera le programme « A l'est du nouveau ».**

Pour la dernière du programme « A l'est du nouveau », le théâtre Louis-Jouvet va réaliser une... première. Le spectacle présenté mercredi est, en effet, le fruit d'une belle collaboration entre la scène rethéloise, le théâtre de Chaumont et le centre culturel coréen.

Et surtout de la rencontre entre Jean-Philippe Mazzia et la metteuse en scène, Shin Meran. La Mère (Omi), pièce d'O Tae-Sok, un des plus grands dramaturges coréens contemporains, sera ainsi donnée pour la première fois en français par une troupe franco-coréenne. Rien que ça. Il s'agit du récit d'une mère qu'un travail misérable (pêcheuse d'ormeaux en apnée) a empêché de s'occuper de son fils, soldat suicidé, « mal mort », dont l'âme va revenir hanter les vivants si sa mère ne trouve pas une âme vierge récemment défunte pour organiser des noces posthumes.

### Un mélange

Ce texte tire ses racines dans la culture traditionnelle coréenne, pétrie de chamanisme et de chants épiques, et reflète les tourments d'une identité coréenne en crise après la guerre civile et la séparation du pays.

Dans son refus du réalisme, Shin Meran a transformé la pièce en un conte halluciné, bercé de musique et de danse. Surtout, elle a fait de ce monologue une rencontre entre deux personnages : la mère et l'âme de son fils.

Une idée qu'elle a eu beaucoup de mal à imposer. « La comédienne que j'avais choisie pour jouer la mère n'acceptait pas ce deuxième rôle », se souvient la metteuse en scène. Celle-ci se plie à ses exigences et la pièce est présentée au théâtre du Soleil de Paris puis à l'ambassade de Roumanie. Le comédien qui interprète le rôle de l'âme du fils et la violoncelliste se retrouvaient alors rétrogradés dans les coulisses laissant toute la lumière au personnage principal.

« Lorsque Jean-Philippe Mazzia a vu la pièce, il m'a proposé de venir la jouer à Reithel mais à la seule condition que je change la comédienne », raconte Shin Meran qui, dans un premier temps, refuse. Avant finalement de s'en séparer.

Shin Meran avait alors les mains libres pour faire la pièce telle qu'elle l'avait imaginée. Lui apporter un souffle nouveau, celui produit par les plongeuses coréennes lorsqu'elles remontent respirer à la surface. Celui-là même qui lui avait donné envie de mettre en scène ce texte. Elle est même allée encore plus loin dans sa démarche en choisissant une comédienne française, Elisabeth Moreau, pour tenir le rôle principal. « Je ne cherche pas forcément la différence ou l'originalité. Le texte d'origine est suffisamment fort, explique la metteuse en scène. Je n'ai pas parlé avec Elisabeth Moreau de la culture coréenne et du chamanisme. Elle a su avec sa propre culture faire quelque chose qui parle à tout le monde. Ce spectacle n'est ni français, ni coréen. C'est un mélange. »

### A L'EST DU NOUVEAU

Ce spectacle est programmé dans le cadre du réseau A L'Est du nouveau.

### **Le monde est un village, nous dit-on. Mais connaissons-nous nos voisins ?**

Fondé au cours de la saison 2010-2011 par Le Théâtre Louis Jouvet de Reithel-Scène conventionnée des Ardennes, le réseau À l'Est du nouveau a pour vocation de faire découvrir le spectacle vivant des cultures du monde aux publics de Champagne Ardenne et autres territoires voisins.

Fonctionnant sur un mode participatif, nous travaillons à organiser chaque saison des diffusions croisées, créations de résidence et actions culturelles qui permettent aux publics comme aux artistes de s'ouvrir à un dialogue interculturel qu'une mondialisation trop souvent subie rend aujourd'hui indispensable.

[www.alestdunouveau.fr](http://www.alestdunouveau.fr)

Compagnie Seize Rêves - Shin Meran

Dossier réalisé par Florence Monvaillier,  
professeur missionné au service éducatif du Théâtre - scène conventionnée d'Auxerre  
Mars 2013

Le Théâtre – Scène conventionnée d'Auxerre  
54 rue Joubert – 89000 Auxerre  
téléphone 03 86 72 24 24  
accueil@auxerretheatre.com  
[www.auxerretheatre.com](http://www.auxerretheatre.com)